Fernand-Demeure

Jean DONNAY

Collection des Arts Contemporains

Dépôt général : Librairie Le François
91, Boulevard Saint-Germain. Paris

Du même auteur :

KVAPIL, avec 16 illust.

WILLIAM CLOCHARD, avec 16 illust.

COULEURS DU TEMPS, avec 70 illust.

LES ARTS PLASTIQUE ET LA MÉDECINE, avec 150 il.

DÉFENSE DE LA PAIX.

COULEUR D'AMOUR.

ANDRÉ CHÉNIER, SON TEMPS, SON ŒUVRE.

Fernand-Demeure

Jean DONNAY

Collection des Arts Contemporains

Dépôt général : Librairie Le François
91, Boulevard Saint-Germain. Paris

L'art de la gravure a connu, jadis, en Belgique, une vogue étonnante; sans doute parce que les amateurs y étaient nombreux, mais aussi parce que les graveurs y étaient habiles et pleins de sens. Aujourd'hui encore, au pays de Van Dyck et de Pontius, la gravure passe pour un grand art et le souvenir des maîtres d'autrefois ne s'est point perdu. Leur exemple non plus et la Belgique a toujours compté et compte toujours de grands graveurs.

Le Gouvernement, même, y a veillé.

L'Administration des Beaux-Arts belge tint, en effet, à ce que l'art de la gravure, quand la Belgique redevint libre, retrouva toute son impor-

tance; elle créa alors une école spéciale du burin sous la direction de l'Italien Calamatta, mandé à cet effet pour réapprendre aux artistes belges le maniement du burin.

Depuis 1830, la Belgique a dès lors recommencé à fournir le monde de graveurs et d'aquafortistes dont plusieurs sont justement célèbres. Ce sont des Belges, en effet, que Leys et Henri de Braekeleer; c'est un Belge de Namur que Félicien Rops dont l'influence fut considérable et dont l'esprit comme la technique a rénové, recréé l'art de la gravure et lui a redonné un rare prestige.

Aquafortistes, lithographes, graveurs n'ont cessé de naître, de se multiplier et de travailler chez notre voisine du Nord, depuis cent ans, ajoutant sans cesse à ses trésors artistiques et à sa gloire. De nos jours, est-ce qu'un James Ensor n'a pas conquis sa célébrité autant avec ses gravures qu'avec ses peintures?

A côté de l'auteur des *Sept péchés capitaux*, d'autres moins réputés encore, mais fort doués et experts, travaillent et s'affirment.

Parmi ceux-ci, il est certain que Jean Donnay est un des plus intéressants et surtout celui qui a su édifier une des œuvres les plus solides et les plus variées.

Jean Donnay jouit d'une notoriété légitime à Liége et à Bruxelles. Il est aussi connu à Paris

où il fait périodiquement des expositions depuis plusieurs années, expositions qui sont des étapes et indiquent chaque fois non pas précisément un acquis nouveau, mais un élargissement de la personnalité de l'auteur, une science plus sûre, une connaissance plus profonde du difficile métier « noir et blanc », un sentiment inné de la distinction, de la finesse, une élévation de pensée de l'artiste qui s'accorde tout naturellement avec les progrès de l'*ouvrier*. Car l'art du graveur a quelque chose de manuel d'abord. Certes, il ne lui est pas défendu d'être spirituel. Même il est souhaitable qu'il le soit, puisque c'est l'alliance du « manuel » et du « spirituel » qui fait un Félicien Rops ou un James Ensor pour ne citer que des compatriotes de Jean Donnay.

Jean Donnay est né le 31 mai 1897 à Chératte, faubourg de Liége, de parents modestes. Tout enfant, il se plaisait à dessiner, ce qui n'était peut-être pas pour enchanter sa famille. A l'école primaire où il fréquentait, une chose surtout plaisait naturellement au jeune Jean Donnay : les quelques rudiments de dessin que les programmes comportaient. Comme il s'appliquait alors à « faire le modèle », non sans déjà y mettre quelque chose d'un peu personnel! Et l'instituteur, devant ces naïves ébauches, crut reconnaître un signe certain de vocation.

Jean Donnay serait peintre!

Fier de son élève, l'instituteur de Jean Donnay montra, un jour, à quelque avocat en vacances à Chératte et friand d'art, quelques pages de juvéniles dessins de son élève. On tomba d'accord pour remarquer dans tout cela d'heureux indices et l'on conseilla vivement aux parents de Donnay de faire entrer leur fils à l'Académie de Liége, comme on appelle là-bas l'Ecole des Beaux-Arts.

Ce fut ainsi que Jean Donnay se trouva dans la classe d'Auguste Dumay qui fut pour lui un maître plein de sollicitude et de bons conseils.

En 1910, Jean Donnay qui n'avait pas encore trouvé sa voie et cherchait, avant tout, à se fortifier dans les diverses branches de son art, suivait les cours des Arts décoratifs. Cela dura quatre ans, jusqu'au moment où la guerre vint subitement tout bouleverser dans la vie de l'adolescent.

Livré à lui-même, Jean Donnay se met à dessiner sans compter, puis à faire de nombreuses aquarelles : en somme à se parfaire la main, n'ayant pour tout guide et tout contrôle que la sage et terrible Nature.

Cela ne lui réussit point si mal et quand, par hasard, son ancien maître de l'Académie, Auguste

Dumay, le retrouve, il se montre étonné et enchanté de ses progrès, à tel point qu'il lui promet de parler de lui au graveur Maréchal, alors directeur de l'Académie.

Un peu plus tard, Maréchal, séduit et convaincu, faisait entrer Jean Donnay dans sa propre classe et c'est là que notre jeune artiste va apprendre le métier de graveur dans lequel il brillera plus tard et que lui-même, à son tour, une vingtaine d'années après il enseignera à d'autres.

Auparavant et pour commencer, Jean Donnay se verra octroyer, en 1916, le premier prix de gravure, première étape sur la route du succès et de la notoriété, succès et notoriété qui lui devaient venir plus larges, récompense d'un savoir subtil, enté sur une sensibilité délicate.

Car c'est un être infiniment doux, à l'apparence timide, à l'air un peu rêveur et lointain que Jean Donnay qui n'en est pas moins un travailleur acharné et d'une belle énergie, un réalisateur, comme on jargonne dans le milieu des hommes d'affaires. Jean Donnay a son idée; il la suit sans faiblir, ajoutant sans cesse à son bagage qui peut passer déjà pour être fort considérable, eu égard à son âge, puisqu'on ne dénombre pas bien moins de quatre cents planches imaginées par notre auteur et judicieusement réalisées.

Parmi celles-ci il convient de souligner la suite des quatorze qui composent un *Chemin de croix* auquel Jean Donnay travailla durant près de trois ans.

Le grand souci de Jean Donnay a été particulièrement de nous présenter les aspects, les visages de l'existence dans ce qu'elle a de plus divers, de plus mouvant, de plus expressif. Cet homme qui vit le plus souvent dans un coin de campagne connaît bien la vie de la terre, son énorme mystère, ses gens et ses travaux. De tout temps, il s'est complu dans la contemplation des paysages dont il sent et exprime soit le charme idyllique, soit le tragique sombre, tantôt par quelques traits, tantôt par des contrastes sonores.

Si son âme bucolique aime à rendre l'éternelle nature, son esprit moderne ne peut pas ignorer la vie des villes aux grouillements, aux grondements, aux soubresauts infinis dont Emile Verhaeren a dit, en rythmes étranges et puissants, le sombre effort et le pesant souci de leurs habitants.

De même que le poète a composé *Les Heures Claires*, d'une part, et *Les Villes Tentaculaires*, d'autre part, de même Jean Donnay a gravé des planches comme *Le Semeur* et *Ruth et Booz*, sobres, sereines et séraphiques compositions, et

comme *L'Emeute* et *La Bourse*, hallucinant magma d'êtres soulevés, tendus par les passions.

Jean Donnay contant, exprimant ces si différentes physionomies de notre cahotique existence actuelle a su varier, chaque fois, heureusement, ses moyens d'expression et donner à chacune de ses planches son atmosphère propre, en un mot l'atmosphère naturelle et particulière à chacune des représentations de la vie et des scènes qu'il évoque.

Pour lui, l'espace n'existe pas. On veut dire qu'il se trouve aussi à l'aise devant un cuivre de grande dimension que devant un format exigu. Et l'un et l'autre sont pareillement travaillés. Jean Donnay qui sait si justement créer l'ambiance ou plutôt reproduire celle des lieux qu'il représente, sait aussi ménager l'intérêt sur toute la surface de ses planches, en les meublant, en multipliant les incidences, voire quelquefois en suggérant simplement.

Certes, Jean Donnay s'adapte à son sujet. Son instinct, son sens artistique, son métier aussi ne le font pas traiter de la même façon ceci ou cela. Cependant, on peut remarquer que notre auteur eut ce que l'on pourrait nommer une manière noire. Il fut un temps où Jean Donnay recherchait volontiers les oppositions violentes et même laissait assez peu de place au blanc à qui il sem-

blait n'accorder qu'une bénigne importance. Ses œuvres avaient alors des allures de tourments, des airs de fantômes sombres. C'était l'époque où Jean Donnay, évoquant surtout la ville, exprimait la peine innombrable des hommes : gens d'usine, gens de la mine, et la foule, toutes les foules.

Quand il s'est agi, par ailleurs, de transposer le visage de la campagne et de dire le labeur ou le passe-temps de ses habitants, Jean Donnay renonça au tragique noir, au noir hallucinant, grondant, qui est plein de menaces, de choses imprécises et prêtes à éclater. Les planches de Jean Donnay s'éclaircirent, s'illuminèrent. Une fraîcheur d'aube, en effet, enveloppe ses scènes paysannes, ses figures des champs.

Dans l'ensemble, d'ailleurs, Jean Donnay a amenuisé sa manière. Ce doux se retrouve tout entier dans ses travaux actuels; il use volontiers de l'arabesque, de la ligne sinueuse et en joue à présent avec une sorte de délicatesse splendide.

Il est, dans ses derniers travaux, une planche ou deux — celle du *Semeur*, celle du *Pèlerin* — qui marquent, sans doute, une évolution nouvelle, une recherche plus subtile dans l'expression comme dans le sentiment.

Cela ne saurait surprendre qui suit Jean Donnay depuis longtemps, puisque l'on sait combien

l'auteur s'est ingénié à pénétrer son métier et à faire exprimer tout ce que le cuivre est capable de dire.

C'est en 1921 que Jean Donnay se décida, pour la première fois, à réunir un ensemble de ses œuvres — peintures et gravures — dans une galerie de Liége. Ces sortes de manifestations, d'exhibitions publiques ont leur intérêt, puisqu'elles permettent à l'artiste de faire le point et d'étudier les réactions de la critique et des amateurs.

L'expérience satisfit le débutant qui devait la renouveler plus tard à Bruxelles où, cette fois, le succès fut considérable. Jean Donnay déjà prenait rang parmi les graveurs dont on pouvait attendre beaucoup. Il n'a pas manqué à sa promesse.

Ce doit être en 1925 que Jean Donnay, rêvant lui aussi de conquérir Paris, fit connaissance avec le public parisien. De passage en Belgique, un quidam avait remarqué quelques gravures de Jean Donnay et les avait signalées à la Galerie Fabre qui s'offrit aussitôt à révéler à Paris le graveur belge.

C'est là que nous le découvrîmes en même temps que maintes autres gens et notamment d'Hermann-Paul qui s'enthousiasma pour Jean Donnay et lui prédit son futur succès.

Depuis, on a revu souvent rue de Miromesnil les œuvres de Jean Donnay et sa notoriété s'est affirmée en même temps chez lui comme dans notre pays.

Ailleurs aussi, puisque Jean Donnay a été invité à presque tous les groupes de graveurs qui ont pu être réunis aussi bien en France qu'en Espagne, en Russie, en Lithuanie, en Italie qu'en Allemagne, en Angleterre, en Suisse, aux Etats-Unis, etc...

Par voie de conséquence, Jean Donnay a des œuvres dans les collections de ces divers pays et dans de nombreux Musées, tout d'abord en Belgique, au Musée de Liège notamment, puis dans les Musées de Madrid, de Moscou, de Trieste, de Konas, etc., enfin, en France.

Tout naturellement, Jean Donnay devait être amené à faire de l'illustration et à enrichir de gravures quelques éditions de luxe. C'est ainsi qu'il illustra divers ouvrages, parmi lesquels il convient de citer *Rues et Visages de Paris*, de Valéry Larbaud; *Le Cœur de François Remy*, d'Edmond Glesener; *Muses, mon beau souci*, de Noël Ruet; *Contes*, de Delchevalerie, etc...

Cependant le graveur ne fit pas complètement oublier le peintre et Jean Donnay lui-même n'a pas renoncé tout à fait à user de couleurs pour transcrire ses visions et ses pensées. Peintre,

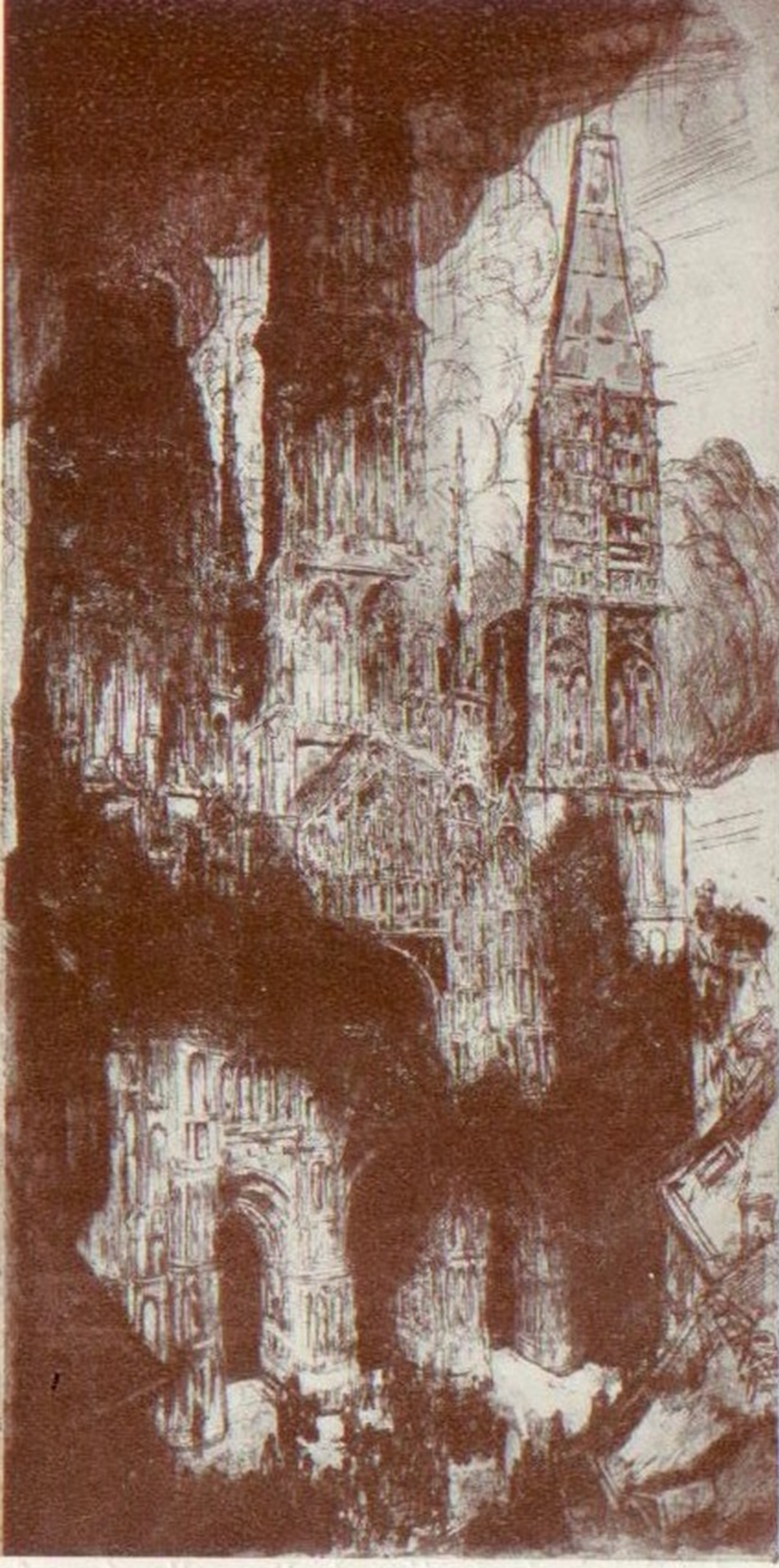
Jean Donnay demeure un rêveur. Sa palette n'est point criarde et ses toiles sont remplies de demi-teintes.

Parmi ses œuvres peintes, il nous faut mentionner tout spécialement une grande décoration que Jean Donnay réalisa pour le hall du journal belge *La Wallonie*, à Liège, trois panneaux importants dont l'un ne mesure pas moins de sept mètres sur deux et représente une usine de hauts-fourneaux en action, avec dans le lointain un panorama de la vallée de la Meuse.

Telle est donc la figure de cet artiste plein de conscience et de foi qui a su mener à bien une œuvre variée et jamais indifférente, qui sait se renouveler sans jamais se renier, qui ne souhaite pas une originalité hors de son tempérament ou de ses moyens, qui travaille simplement, fervemment, avec toute l'honnêteté d'un « manuel » habile et même prestigieux, comme avec la tendre fantaisie, la vivante spiritualité d'un poète.



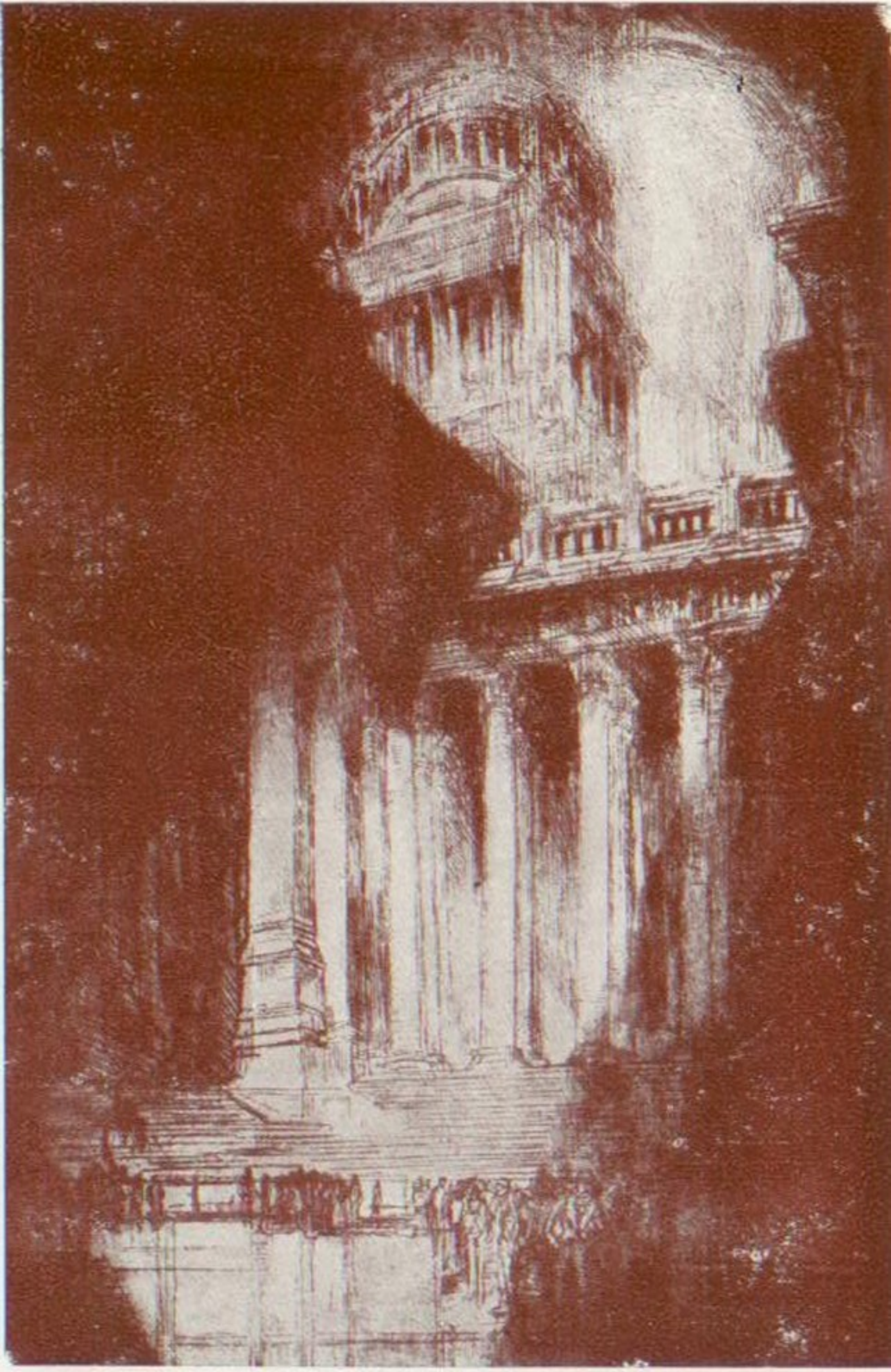
L'Emeute (eau-forte).



Les Tours de Rouen (eau-forte).



La Bourse (eau-forte).



Le Palais de Justice de Bruxelles (eau-forte).



Le Pendu (eau-forte).



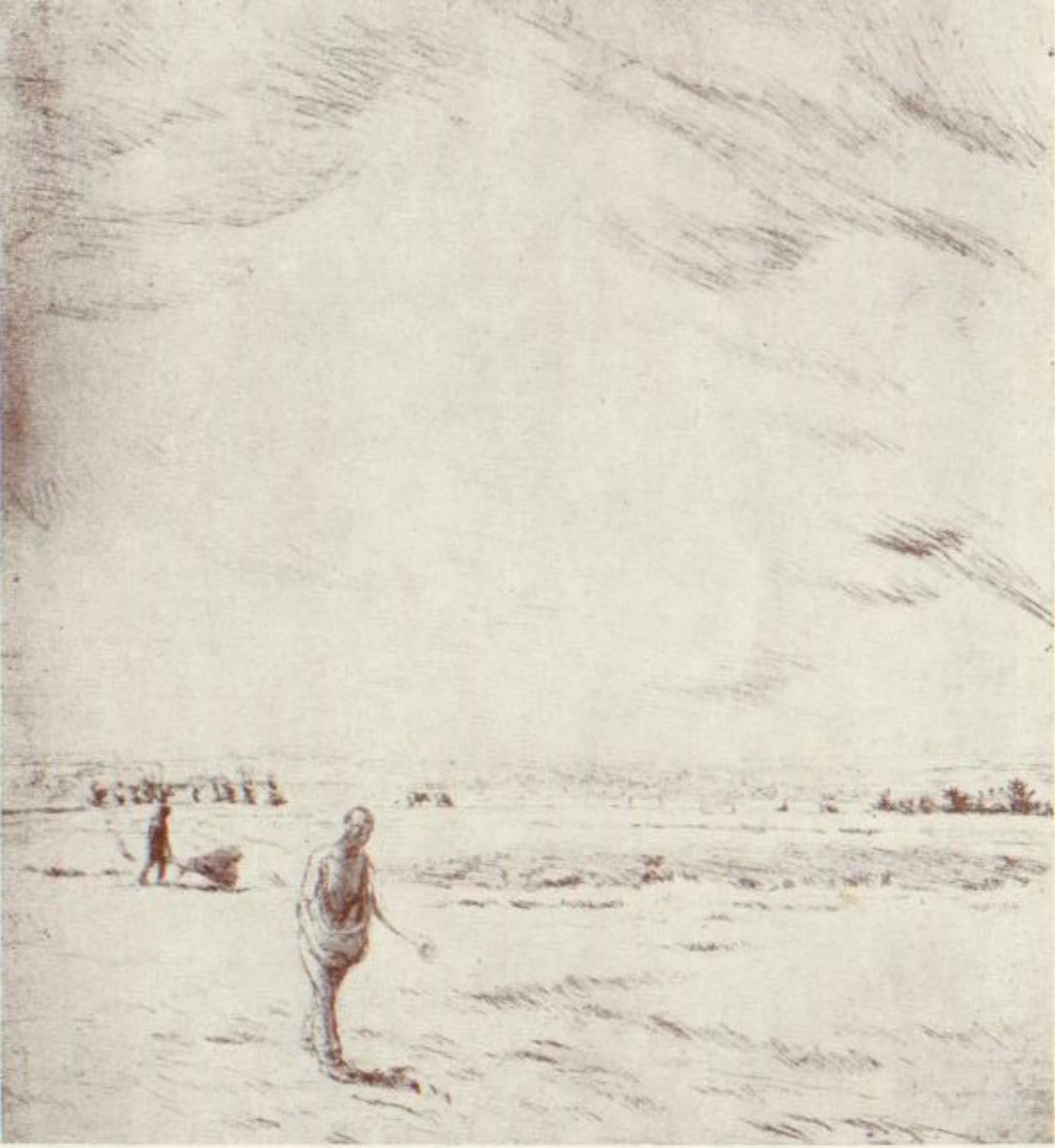
Les Mages (eau-forte).



Le Chemin de Croix : I^re^ station (eau-forte).



Le Chemin de Croix : XI[e] station (eau-forte).



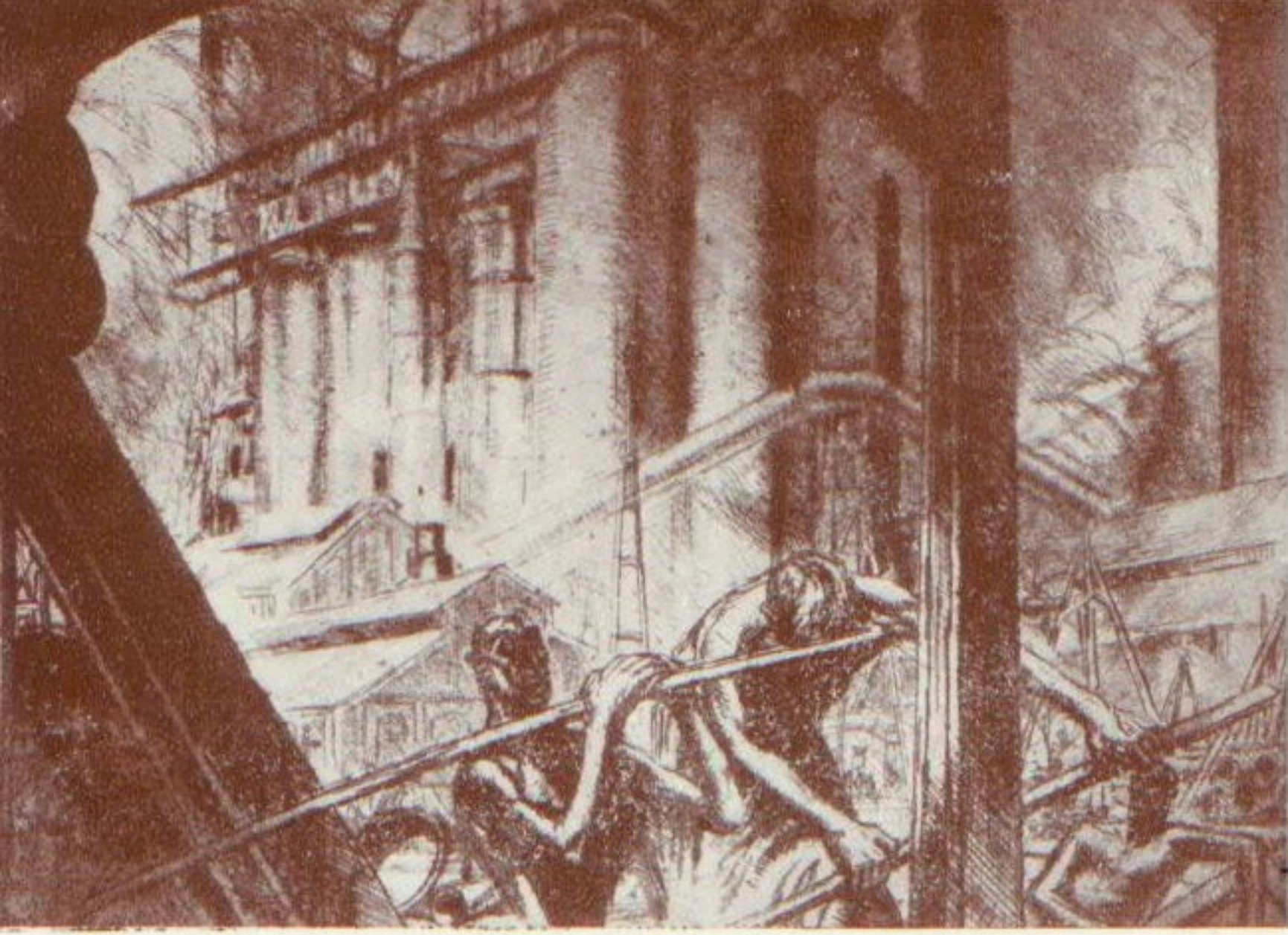
Le Semeur (eau-forte).



Fragment de décoration : Hall de *La Wallonie*.



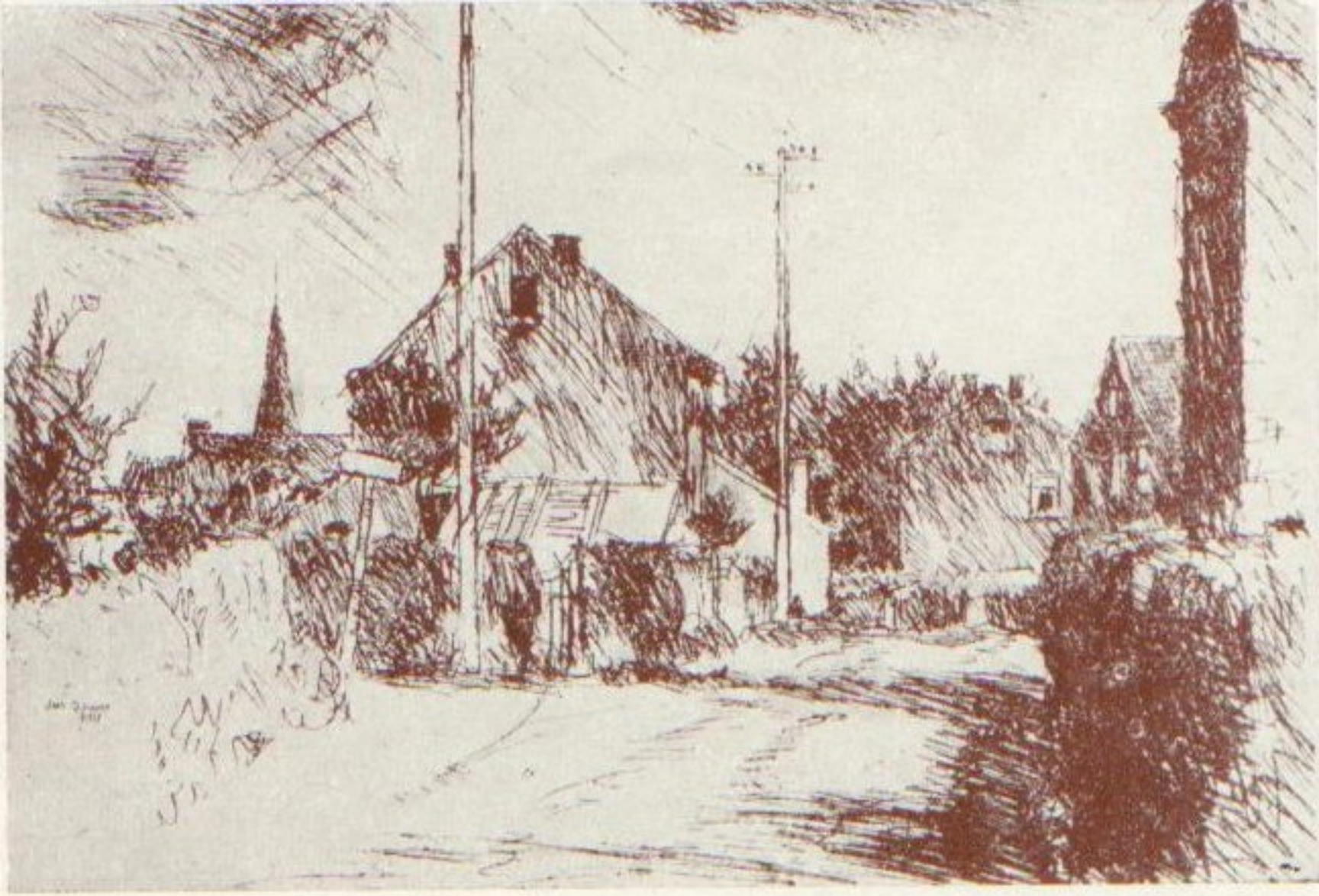
Le Pélerin (eau-forte).



Les Cowpers (eau-forte).



Ruth et Booz (eau-forte).



Village près de Liége (eau-forte).



Août (eau-forte).



Tamenne (eau-forte).

Il a été tiré de cet ouvrage
20 exemplaires
sur Vergé Antique Hollande
numérotés de I à XX
par G. Cavallier, à Paris

Prix : 6 fr.